



Les deux sœurs. (Page 342.)

che, sur les mains potelées et bien entretenues d'un ecclésiastique à la mode. Ses manières avaient toute la grâce formaliste, le raffinement courtois de la vieille école, avivés par la promptitude alerte et le sang-froid toujours présent d'un homme que sa profession oblige à tenir sans cesse prêt l'usage de toutes ses facultés. Un heureux tempérament, un optimisme servi par des circonstances favorables dès le début, une longue carrière, ensuite, d'honorable et confortable prospérité; une vieillesse gaie, respectée de tous, — telles furent les impressions générales qui me restèrent de ma présentation à M. Gilmore : et je ne ferai que lui rendre justice, en ajoutant que nos relations ultérieures ne les ont modifiées en rien.

Je laissai le vieux gentleman et miss Halcombe entrer au château, et causer ensemble des affaires de la famille, sans être gênés par la présence d'un intrus. Ils traversèrent le vestibule pour se rendre dans le salon, tandis que, redescendant le perron, j'allai seul me perdre dans le jardin.

— La suite au prochain numéro. —

## LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

Madame Blanchard devint pourpre de honte; elle s'inclina devant cette honnête femme, qu'elle avait essayé d'abaisser, pour se rapprocher d'elle, et ce fut sur le ton de la plus grande humilité qu'elle lui dit :

— Que je suis faible auprès de toi, ma sœur!

— C'est cela, mon enfant, dit maternellement madame Firmin sans paraître avoir remarqué les questions insidieuses de sa sœur, parlons de toi! Tu me demandais si j'avais jamais lutté? Oui, Zoé! j'ai lutté, beaucoup lutté, et la puissance de ma force ne vient que de la grandeur de ma lutte! Et c'est pour cela que je te dis : Courage!... C'est le propre des âmes faibles de s'avilir et de s'épuiser dans la lutte; les âmes fortes s'y épurent et s'y régénèrent! Courage! Tu me reviendras meilleure étant plus éprouvée!... Courage! La récompense est au bout de la route, car la vertu est féconde comme la terre, qui donne mille fruits pour chaque goutte de sueur!

— Écoute, ma sœur, dit madame Blanchard avec autant de timidité qu'elle avait mis de hardiesse dans ses questions précédentes, ne nous payons pas de vaines paroles. Le fonds est bon chez toi, comme il l'était chez notre mère, je ne l'ignore pas! Mais tes principes t'auraient-ils suffi, si tu avais eu un mari comme... le mien! Car ce qui a fait ta force, c'est que tu aimais ton mari!

— Passionnément, Zoé!

— Je le sais, et je m'en souviens! J'avais vingt ans, toi vingt-huit. Tu étais mariée depuis dix ans, et jusque-là ton mari t'avait adorée. Tout à coup, il se retira dans son atelier comme dans une retraite; non pour se remettre au travail, mais afin d'éviter une vie commune dont il paraissait fatigué. Par contre, les jeunes gens les plus à la mode, te voyant seule, essayèrent de charmer ta solitude. On assiégea littéralement ta maison. Tu étais belle! Oh! ne rougis pas, ma chérie, tu l'es toujours. Tu fus donc entourée d'assiduités, de déclarations d'amour, car chacun, à sa façon, essaya de se faire aimer de toi.

— Où veux-tu en venir?

— Tu vas voir. Abandonnée en quelque sorte par celui que tu aimais, tu te trouvas seule et en danger au milieu de ceux que tu n'aimais pas, et qui s'acharnaient à te faire une cour incessante. Ton fils te restait, heureuse-

ment, mais il allait avoir dix ans, et ton mari songea à le mettre au collège.

— Mais où veux-tu en venir, Zoé?

— Un peu de patience, chère sœur. Je me souviens du jour où ton mari t'apprit qu'il fallait mettre Louis au collège comme je me souviens d'hier. Tu étais assise là-bas, à côté du piano, dans la bergère, le front dans tes mains, et méditant tristement. Quel était le sujet de ces méditations? Je l'ignorais à cette époque; je l'ai compris depuis. J'entrai dans le salon, je t'embrassai et je te dis, en voyant rouler des larmes dans tes yeux : « Qu'as-tu donc, petite mère? » Tu me répondis du ton douloureux avec lequel tu m'eusses annoncé la mort de ton fils : « On va mettre Louis au collège! »

— Nous parlions de toi, mon enfant, dit madame Firmin en interrompant sa sœur pour la troisième fois, et, je ne sais pas à propos de quoi, nous en sommes venues à parler de moi!

— Laisse-moi achever, poursuivit madame Blanchard, et tu vas comprendre que te parler de toi, c'est te parler de moi-même... Je sentis, en effet, que le départ de Louis devait te causer un chagrin réel, mais, je le répète, ce n'est que bien plus tard que j'en ai pu mesurer l'étendue! En effet, ton fils parti, tu étais bien réellement et bien définitivement seule, et qui sait si, dans le nombre de tes adorateurs, un honnête homme ne t'apparaissait pas, dans le lointain, comme le vengeur futur de ton isolement.

— Zoé! s'écria madame Firmin fâchée.

— C'est une supposition, chère sœur. — Que fis-tu alors? Tu supplias ton mari de te laisser ton fils. — Il objecta qu'un jeune homme devait être élevé par des hommes; mais tu lui demandas une année d'épreuves, et il accepta. A partir de ce moment, tu étais sauvée! Tu te mis jour et nuit à apprendre d'avance tout ce qu'on devait enseigner à Louis au collège; tu fis venir un professeur de latin et de grec qui t'apprit les éléments que tu transmisses à ton fils, si bien que les mots de ces